

Boncorbeau chantait, ou plutôt détonnait le dernier couplet de sa chanson.

Bacchus alors chapeau de trille avoit,  
Et arrivoit pour benistro la vigne.  
Avec flargon Siléus le suivoit,  
Lequel beuvoit aussi droiet qu'une ligne;  
Puis il trépigne, et se fait une bigno;(1)  
Commo guigno (2) en estait rouge son nez;  
Beaucoup de gens de sa race sont nez.

— Silence, maraud ! dit une voix étrangère en interrompant brusquement la mélodie du vaurien.

— Alors, ils n'est plus permis de chanter en buvant ou de boire en chantant ? répondit Boncorbeau d'un ton de mauvaise humeur.

— Pas d'observations ! réponds à mes questions, si tu ne veux pas qu'il t'en cuise, drôle ! reprit la voix étrangère.

— Ah ! bien, en voilà un plaisir, excusez !

— Que fais-tu ici ?

— Pardî, vous le voyez bien, à moins d'être aveugle : je bois... et du vin de Suresnes encore ! rien que ça !

Nous constaterons en passant que le vin de Suresnes n'était pas, à cette époque ce qu'il est aujourd'hui ; il jouissait d'une grande réputation. C'était celui que préférait le roi Henri IV ; jusqu'à la fin du règne de Louis XIII, il ne fut servi que sur les tables princières.

— Bien ! bien ! tu t'enivres ou tu fais semblant de t'enivrer ; mais tu n'es pas seul ici, je suppose ? Ce n'est pas un cabaret pour de petits gens telles que toi, reprit l'étranger d'un ton de plus en plus rogue.

— Non certes ! la dépense n'est pas à mon compte, aussi je m'en donne à cœur joie comme vous voyez.

— Et qui la paye, cette dépense, mon drôle ?

— Qui ?... pardieu, mon maître ! Il est là dans la pièce à côté, ou il déjeune avec plusieurs de ses amis. Eh ! monsieur, est-ce que c'est défendu de déjeuner avec ses amis ?

— Tais-toi, coquin !

— Je ne demande pas mieux ; alors je peux continuer à boire, pas vrai ?

L'étranger ne répondit, pas, mais il s'approcha de la porte de communication que d'après des ordres donnés sans doute à l'avance, le vaurien avait eu la précaution de démasquer.

— Au nom du roi ! dit-il d'une voix haute en frappant légèrement contre cette porte.

— Entrez ! répondit-on de l'intérieur.

L'inconnu ne se fit pas répéter cette invitation, il souleva le loquet et entra.

Le comte du Luc, le capitaine Vatan et le révérend Robert Graindorge attaquaient vigoureusement, en apparence, les reliefs assez maltraités d'un excellent déjeuner, lorsqu'ils virent apparaître le seigneur Defunctis en personne, suivi de M. de Lesterelle, sergent de la connétable, derrière lequel se tenaient quatre hoquets du guet.

— Eh ! soyez le bienvenu, messire Defunctis ! dit gaiement le capitaine sans laisser au chevalier du guet le temps de prendre la parole. Vous ne pouviez arriver à un meilleur moment ; mais pourquoi tout cet étalage ? Auriez-vous besoin de moi, ou cherchiez-vous quelque malandrin ?

Le sieur Defunctis jugea la situation d'un coup d'œil.

— Allons ! j'ai fait buisson creux ! dit-il gaiement, et il

(1) Bosse

(2) Cerise.

ajouta comme s'il se fût parlé à lui-même : c'est partie remise ! Corps-Dieu ! ils ne m'échapperont pas toujours !

— Voyons, ne vous asseyez-vous pas avec nous ? reprit le capitaine ; mon cher comte, ajouta-t-il, j'ai l'honneur de vous présenter messire Defunctis, notre honorable chevalier du guet, dont j'ai eu l'avantage de vous parler déjà, le plus fin dénichour de conspirateurs et de malandrins que l'on puisse imaginer.

— C'est bon ! c'est bon ! capitaine, dit le chevalier du guet d'un ton bourru ; raillez, vous en avez le droit, mais, sang-dieu ! vous avez beau cacher votre jeu, je finirai bien un jour par lire dans vos cartes.

— Je ne vous comprends pas, ou plutôt je ne veux pas vous comprendre, cher Defunctis. A qui diable en avez-vous ?

— A personne, ou plutôt si, à moi, qui ne suis qu'un oïson. Adieu, messieurs, ajouta-t-il brusquement.

— Eh quoi ! vous nous quittez ainsi, sans même vous asseoir ?

— Je ne suis venu ici ni pour m'asseoir, ni pour échanger des politesses. Adieu ou plutôt au revoir, capitaine !

Il fit un signe à ses gens, tourna sur les talons et sortit, suivi de tout son monde, comme un sanglier poursuivi par les chiens.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

## INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un ½ cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

### AUX MAITRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédierons un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

### A NOS ABONNÉS DE LA VILLE

Dans quelques jours notre agent aura l'honneur de présenter les comptes à nos souscripteurs de la ville. Nous espérons qu'ils s'empresseront de les régler immédiatement afin de lui éviter de nouvelles démarches.

LES EDITEURS.

## " LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A 'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boîte 1886, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques